

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile NOVERRAZ

Ce soir... Il est passé / Jacques du Martolet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 22, p. 97-100

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

A mon ami L. L.

Ce soir... Il est passé

Simplement, comme est simple mon âme et comme mon cœur est simple, je veux te dire ce soir, ami, pour que tu le revives, ce soir de la montagne, comme je me souviens, simplement :

La longue marche, la marche joyeuse du départ, la longue marche dans les bois, dans les herbes, dans les sentiers, les raccourcis où l'on se pique à l'épine-vinette, dans les sentiers où l'on rit, où l'on cause, où l'on dit toute chose qui monte de l'âme et qui va au cœur de ceux qu'on aime, la marche longue que nous fîmes, ami, et joyeuse, en montant et descendant ; en descendant ce

sentier que est brut et qui mène à Euseigne, et où l'on monte, me disais-tu, les morts du village, attachés sur le dos d'un mulet, les morts avec leur tête qui pend, pour les enterrer au cimetière d'Hérémente ; les morts que l'on détache du dos de la bête pour les mettre en bière au sommet du sentier, car il n'y a point de cimetière à Euseigne, et point de curé pour enterrer.

On y construit une chapelle.

Et ce sentier, tu te rappelles ? C'est celui où nous sommes descendus, où les morts montent raides et froids, où je ne t'ai rien dit et où je t'ai écouté me dire tant de choses. Comme tu causais ! Tu causais beaucoup pendant que nous allions notre marche joyeuse.

Il y avait des belosses au bord, et des gratte-culs, mais trop acides, mais trop rêches ; bien sûr : il n'avait pas encore gelé.

Maintenant, crois-tu que les belosses sont mûres ? Il y en avait, hier, un qui les cueillait aux haies du bois et qui les mangeait avec une grimace. Je ne crois pas qu'elles soient mûres.

Et nous allions en bas, avant de prendre la montagne, en bas sur la route, avec des prés de chaque côté, et de ces hommes et de ces femmes qui fanaient : les hommes n'avaient pas pour nous un bon œil, et les femmes qui avaient toutes leurs petits chapeaux si drôles et si jolis, et leurs robes courtes, à gros plis, et leurs fichus qui s'enfonçaient dans le corsage noir, elles ne nous regardaient même pas.

Tant pis. Ces gens sont durs, comme toutes ces roches qui les bornent, et qui font leur val si étroit. Ces gens sont durs. Tant pis.

Mais le foin que les femmes jetaient en l'air dans le soleil, sentait si bon !

... Oh, comme le soir est proche ; et le but si loin et la fraîcheur qui vient, et la nuit sera froide.

Où dormir, les soirs loin de la lampe bleue, ou rose, ou mauve ?... Un peu de vague nous venait. Et comme c'était la montagne, je t'ai dit : « Allons, montons », et nous sommes montés.

Un peu de vague nous venait avec le soir, avec la solitude, avec toutes ces pointes et tous ces sommets qui se faisaient noirs sur le ciel pâle, avec la solitude. Et nous sommes montés.

Douceur de l'heure, douceur de l'ombre qui commence, et des bruits qui se taisent, et douceur du chalet brun et noir et fumé et vermoulu, du chalet qui accueillie, et qui nous reçut avec les deux hommes qui y étaient, et les deux enfants qui l'habitaient.

Alors on entra, et comme il faisait nuit et qu'il n'y avait pas de lumière, pour nous donner de la lumière, ils allumèrent un feu, et dessus pendirent la marmite, pour que la soupe cuise, et l'on causa à la flamme qui nos éclairait par dessous et faisait de grandes ombres aux parois, et faisait tous les visages rouges.

Que c'était joli et quelle heure douce !

Longtemps, longtemps, à la flamme on causa. Je disais « oui », je disais « non » ; j'écoutais les hommes et toi qui les questionnais. Les deux enfants ne disaient rien. Ils nous regardaient la bouche ouverte, et ils ne bougeaient pas. Au fond, que pensaient-ils ? Est-ce qu'ils pensaient ? Crois-tu ?

Longtemps, longtemps, à la flamme rouge on causa, et puis la flamme s'éteignit ; il n'y avait plus qu'un peu de braise, et dehors la nuit.

O nuit, ô belle nuit immense, gigantesque de silence et de bruit, devant le chalet brun et noir et fumé et vermoulu. De l'or, de l'or, tant d'or qui fourmille dans le ciel, que c'en est une richesse divine. Nuit de mélodie, nuit de rythme — la brise fraîche qui se lève, qui sera froide au matin, qui passe et frôle l'herbe, qui passe et

qui chante ce long doux chant des nuits d'été, comme une plainte très douce, comme une demande apeurée, craintive et douce, comme cette main de la mère qui aime et caresse le front de l'entant enfiévré.

Nuit de rythme, nuit de poème. Clapotis du ruisseau et le glouglou de la fontaine. Un oiseau qui vole à ras de terre, un cri d'oiseau qui se réveille, une cloche de bête sur l'alpage, puis une autre doche de bête, et une autre encore et le berger qui chante.

Les bêtes qui lèvent la tête et regardent la nuit, l'aspirent et s'en imprègnent et leurs cloches qui sonnent l'une après l'une, comme un soir de dimanche, les cloches pour la prière.

O nuit, ô belle nuit, nuit grandiose des monts qui sont noirs dans le val, et des neiges bleues, qui les couvrent tout en haut, nuit de splendeurs, nuit de géants qui veulent lancer leurs pointes dans le ciel, mais le ciel se recule avec tout son or, et le ciel n'est pas ouvert.

Nuit d'apaisement, de bienfaisance et de réconfort, ô nuit d'oubli. Etre là, ne rien dire, entendre et se taire toujours, fermer les yeux, les ouvrir, et voir sans causer. S'étendre sur l'herbe que la brise frôle, écouter la brise qui chante, qui pacifie, et penser, penser... non, il vaut mieux ne pas penser, simplement écouter et se taire.

Ce long, et doux, et bienfaisant, et curieux soir des monts, ce long soir, si grand devant le chalet brun.

Ce long soir — Ami !

Ce soir... Il est passé.

Jacques du MARTOLET.